

entendu prononcer aujourd'hui son nom pour la première fois...

—A la bonne heure... Eh bien, quand vous la connaissez, vous ferez comme tout le monde : vous l'aimerez !...

—Ah ! ah ! elle est donc très-aimée dans le pays ?

—C'est-à-dire qu'on l'adore, et je vous prie de croire qu'il y a de quoi : une si brave dame ! si bonne ! si charitable ! riche comme un banquier ! belle comme une madone ! et, avec tout cela, pas plus fière que vous ou moi... Ah ! le pauvre défunt, M. le comte de Kéroal, était un homme heureux... et je parierais volontiers une grosse somme que M. le baron ne le sera pas moins que lui...

Léon Randal fit un soubresaut si brusque qu'il ébranla la table, et que le contenu de sa demi-tasse se répandit presque entièrement sur la nappe.

—Hein ?... quoi ?... que dites-vous ?... s'écria-t-il ; le baron de Strény heureux comme l'était, avant lui, le comte de Kéroal ! A quel titre le serait-il ?

Mme Clerget regarda son interlocuteur avec un étonnement profond.

—Ah ! ça, mais... demanda-t-elle ensuite, vous ne savez donc rien ?

—Rien !... répondit le jeune homme, non, rien !... absolument rien !...

—C'est étonnant tout de même que vous, l'intime de M. le baron, vous ignoriez encore ce que tout un chacun connaît à l'heure qu'il est ? Il y a donc bien longtemps que vous n'avez vu votre ami ?

—Oui, il y a longtemps. Mais, si je l'avais vu, que m'aurait-il appris ?

—Eh ! pardine, la grande nouvelle... son mariage avec Mme la comtesse.

Léon Randal devint pâle comme un mort.

—Le baron de Strény se marie ! balbutia-t-il, il épouse la comtesse de Kéroal !

—Certainement. Ah ! on ne parle que de cela jusqu'à Epinal, et même plus loin. Les bans ne sont pas encore publiés, mais c'est tout comme. La cérémonie ne tardera guère, vous pouvez m'en croire ; et, si vous êtes encore ici, vous danserez peut-être à la noce.

XIX—Visite à Rochetaille.

Monique Clerget s'interrompit brusquement.

—Ah ! ça, mais... ah ! ça, mais... s'écria-t-elle en regardant le jeune voyageur, qui semblait chanceler sur son siège, qu'est-ce que vous avez donc, mon cher monsieur, on croirait que vous allez vous trouver mal ?...

—Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, répondit Léon Randal en faisant sur lui-même un effort héroïque, je suis sujet à ces défaillances, elles ne durent que peu d'instant.

—Avez-vous besoin de quelque chose ? Voulez-vous boire un verre d'eau bien fraîche ? reprit la digne aubergiste, ou bien un petit verre de véritable liqueur de la grande Chartreuse ? elle est souveraine, à ce qu'on prétend.

—Non... merci... j'ai ce qu'il me faut.

Et le voyageur, tirant de la poche de côté de son pantalon large un flacon de cristal de roche, monté en or et renfermant

des sels anglais de la plus grande puissance, l'approcha de ses narines et en aspira les émanations à plusieurs reprises.

L'effet ne se fit point attendre. Au bout d'une ou deux minutes, le visage du jeune homme avait repris sa coloration habituelle : ses regards, un instant voilés, brillaient d'un vif éclat, et même un sourire se jouait sur ses lèvres ; mais ce sourire avait une expression amère plutôt que joyeuse.

—Allons ! allons ! fit Monique Clerget rassurée, je vois que ça va mieux. Est-ce que ça vous prend souvent ces choses-là ?

—Oui, malheureusement... trop souvent.

—D'où ça vient-il ?

—Du cœur !

—Comment ça se guérit-il, cette maladie ?

—De la manière la plus simple... en supprimant le cœur !

—Supprimer le cœur ! répéta Monique Clerget, vous gaussez-vous de moi ? Est-ce que c'est possible ? Est-ce que, sans cœur, on pourrait vivre ?

—Parfaitement bien, et la preuve, c'est qu'en ce moment, moi qui vous parle, je suis en train de supprimer le mien, et j'ai l'espoir et la certitude que ce résultat heureux ne se fera plus longtemps attendre. Mais reprenons notre entretien. Vous m'avez appris tout à l'heure une heureuse nouvelle, qui me remplit de joie, car tout ce qui touche au baron de Strény m'intéresse plus que je ne saurais dire, et son mariage doit être pour lui un très-grand bonheur.

—Ah ! vous en pouvez jurer hardiment ! Ce n'est pas souvent, je crois, qu'on trouve tant de choses réunies dans une seule femme, car elle a tout, madame la comtesse, tout absolument ! Elle est belle comme un ange, bonne comme une sainte, et riche, avec cela, comme si on avait besoin d'argent quand on a tant de vertus et tant de beauté.

—Et, demanda Léon Randal, sans doute mon ami intime, le baron de Strény, est très-passionnément épris de Mme la comtesse de Kéroal.

—Vous comprenez bien qu'il ne m'a point mis dans ses confidences, répondit l'aubergiste en riant d'un gros rire. Mais il serait trop difficile s'il n'en était pas amoureux. Pour ma part, je gagerais bien qu'il l'est. Quand il passe, à cheval ou en voiture, avec Mme la comtesse, faut voir comme il se penche vers elle, et comme il lui parle, d'un air si tendre que ça donnerait envie de se remarier, si on avait l'âge...

Léon Randal, en savait assez long, sans doute, au sujet du prochain mariage de Guntran de Strény, car il rompit brusquement l'entretien en disant à Monique Clerget :

—J'ai l'habitude de faire presque chaque jour une promenade à cheval... pourrais-je me procurer demain, dans ce village, une monture quelconque ?

—Quant à ce qui est de ça, répondit l'aubergiste, vous ne trouverez rien ici de bien pour un monsieur comme vous. Mais j'ai dans l'écurie *Subretache* qui est tout à votre disposition.

—Qu'est-ce que c'est que *Subretache* ? demanda le jeune homme en souriant.

—C'est une vieille jument de réforme qui a servi dans les hussards. Je l'ai achetée cent vingt-cinq francs, il y a cinq ans, pour l'atteler à la carriole et me conduire à Epinal quand j'y ai à faire. Elle est un peu poussive, la pauvre bête, mais elle trotte encore tout de même. Je vous conseille de vous en arranger, car vous ne verrez dans le village que des chevaux de charrue.